

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Montréal by night

Thérèse Masson

Volume 5, numéro 4 (28), juillet-août 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30254ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Masson, T. (1963). Montréal by night. *Liberté*, 5(4), 351–355.

## Montréal by night

La nuit, la ville change. Sous sa chevelure de beaux arbres, les lumières du Mont-Royal brillent doucement comme des yeux langoureux. Ses contours s'adoucissent et sur son corps, les sequins brillent. Sous les sequins, son coeur bat, et son corps vibre.

Le mouvement est moins dense et plus allègre le long des grandes artères : rues Ste-Catherine, Sherbrooke et Dorchester. Les régions les plus actives le jour sont souvent au repos la nuit. Les avocats, les hommes d'affaires de la rue St-Jacques sont repartis dans leur banlieue fraîche et la rue est presque vide. On entend raisonner ses propres pas sur le pavé. Seules, les voitures de la force policière sillonnent la rue. J'ai vu un soir trois policiers qui poussaient un homme dans leur voiture. L'homme se raidissait tant, qu'ils ne parvenaient pas à le faire monter. En passant, j'ai vu son visage : un rictus d'hyène découvrait ses dents jaunes, il avait l'écume à la bouche et ses nerfs ressortaient sous la peau tirée de son visage. Que faisait-il là? ... Un bruit sec et la voiture est repartie, l'homme dedans.

Plus au sud, rue Notre-Dame, je retrouve le vieux Montréal. Les maisons hautes, les édifices collés sur le trottoir, les toits qui disparaissent dans le noir forment pour moi une belle allée bien gardée. Des enfants sales et qui me semblent beaux sous les rayons des lampadaires profitent du calme de la nuit pour jouer dans la rue.

Rue de la Commune, j'ai cherché la cantine de Jos. Beef. Disparue. Il y a bien une taverne qui porte son nom, mais elle est comme toutes les autres. Le bison vivant, les perroquets grivois, la soupe ou le boc au voyageur sans-le-sou, tout cela est

parti avec Jos. Beef. Plus à l'est, toujours rue de la Commune, le Seamen's Tavern me semble plus accueillante, quoique je n'y puisse entrer. Par les fenêtres basses, je peux voir les boiseries sombres, le décor de cordages, les quelques hommes attablés. C'est calme; mais il est tôt.

Je remonte la rue de la Friponne d'illustre mémoire et triste renommée et je tourne vers l'ouest, rue Notre-Dame. Près de l'Hôtel de Ville, l'enseigne du Chanteclerc; mais la porte est close. La moralité l'a vidé. J'y ai entendu du bon jazz autrefois. Les danseuses, pauvres grosses bêtes aux visages sans vie, vêtues de baby-doll de tulle noir, ne furent jamais impressionnantes. Des filles attablées s'échangeaient gentiment leurs miroirs, leurs peignes, et les petits sachets d'héroïne.

La rue Ste-Catherine grouille de monde par les beaux soirs d'été. Les filles regardent les vitrines, l'oeil aux aguets pour les passants; les vieux flânent et regardent les autres flâner; les beaux jeunes hommes s'en vont deux par deux, ou trois par trois, se déhanchant. On se retrouvera plus tard "Chez Diane". De temps à autre, un homme regarde une fille. A l'ouest de la rue Guy, passé les librairies, le Café de la Madeleine rappelle étrangement par sa laideur la grisaille des plus mauvais cafés de la "Main". Les hommes y cherchent la bagarre; les filles, les hommes.

Des grappes de jeunes et de moins jeunes remontent la rue MacKay. De très jolies filles, des garçons barbus, des hommes. "La Licorne" est très à la mode. Bonne musique de danse, petites salles toujours bondées. Très Français. Très moderne. C'est un petit coin de St-Tropez transplanté dans la ville.

Rue de la Montagne, on va "Chez Loulou". Petit bistrot très parisien, on y retrouve la même clientèle qu'à "La Licorne". Pour remplacer le jazz, un certain Straram vous dira quelques pages de Marx ou de Lénine, ou il vous parlera d'Alain Resnais, l'homme du 21e siècle. . . Il y a aussi un piano mécanique.

Montréal fut une des premières villes nord-américaines à abriter les espresso-bars. Des petites boîtes intéressantes, cosmopolites, bruyantes, où le café expresso et les longues discussions vont de pair. Ils sont, d'après moi, les seuls survivants de l'époque soi-disant existentialiste de Montréal. Je pense avec une certaine nostalgie à l'Echouerie et à la Petite Europe où les élèves des Beaux-Arts et autres disciples se réunissaient soir après

soir, nuit après nuit, pour bavarder et flirter. J'aimais bien le décor toile d'araignée et plafond noir. J'aimais bien aussi les deux Allemands qui y jouaient une interminable partie d'échecs.

Depuis deux ans, quelques boîtes à chanson ont surgi ici et là, mais leur vie, pour la plupart, fut éphémère. Le Chat Noir n'est plus; le Bistrot non plus. Chez Raymond Lévesque, on trouve une ambiance agréable, mais sans style. Le Pot Pourri m'ennuie: rien à boire et rien à voir. Les petits font de grands efforts pour avoir l'air beatnik, c'est désolant. Très Toronto! A deux portes: "La Tour Eiffel". Cuisine française, décor banal, mais en bas on trouve un petit bar attachant. Plus attachante encore la belle Martiniquaise qui nous chante des chansons des îles. Et puis, "La Tête de l'Art". J'y ai entendu Mouloudji, Catherine Sauvage, Clémence et souvent du bon jazz...

Du côté sud de la rue Ste-Catherine, dans les rues adjacentes on trouve tout un réseau de boîtes de nuit très banales: Le Copacabana, le Bluebird, le Vénus de Milo au décor improbable d'arches romaines et de Vénus étalées sur les murs; l'Esquire (maintenant fermé), ancien roi du Rock-and-Roll dont le spectacle s'est transporté au Rodéo, rue St-Laurent. Les quelques boîtes qui échappaient peut-être à la banalité sont fermées: le Harlem Paradise, le Rockhead... et même celles-là passeraient inaperçues dans le Harlem new-yorkais.

En remontant la rue Drummond, une devanture toute blanche avec un grand soleil attire l'attention: le Casa del Sol. Un attrappe-touriste de première classe: musique espagnole exécutée par des Espagnols de l'Idaho, chanteuse exotique, décor de bois sculpté et de tuile rouge. Quelques garçons de table espagnols (des étudiants); pas de liqueurs espagnoles. Un homme aux lunettes noires et à l'allure continentale qui se dit armateur de bateaux m'invite à faire une tournée des clubs de nuit qu'on finira gentiment sur un de ses bateaux. Regrets, je suis sujette au mal de mer. C'est un homme très sociable qui ne laisse jamais un étranger s'ennuyer seul à table; il se présente et quelques minutes plus tard amène une jeune femme qu'il quitte aussitôt pour s'occuper d'un autre voyageur isolé.

Fatiguée, je cherche un coin tranquille. Je remonte la Côte-des-Neiges jusqu'au cimetière. Une grande ville fermée à clef. Tant pis, j'escalade la clôture de pierre. Et me voilà dans un oasis. Dans ses flancs, sous les talus et les pierres ciselées, la ville

abrite ses morts. Le dos appuyé sur une pierre taillée, je grille une cigarette et je savoure la paix du lieu. Mais au loin, dans son ventre, des bruits ronflent qui me fascinent et je repars.

Cette fois, je me dirige vers le rue St-Laurent, "la Main". C'est une rue étrange et belle à sa façon. C'est dans ce còlon énorme que la ville absorbe et digère les nouveaux venus et ceux qui vont bientôt partir. Les premiers voyagent à rebours, les autres suivent le courant. . .

L'Astoria est plus un club social qu'un club de nuit : les indigènes n'y sont pas toujours les bienvenus. Pourtant, j'y vais souvent. J'aime la simplicité du lieu, la musique grecque, la grosse paysanne qui lance à pleine voix les 14 ou 15 couplets de sa complainte. Et j'aime les hommes qui viennent l'écouter et ceux qui viennent danser parce qu'ils ont le mal du pays. Un homme qui danse son défi à la terre ne danse pas pour les clients, il danse pour se consoler.

Mais la danse ne console pas toujours. Au Arlequin, rue Ste-Catherine, juste à l'est de St-Laurent, une fille donne son numéro de danse en pleurant. Second numéro de danse : un travesti. . . deux, trois. Eux (elles?) ne pleurent pas. Au troisième, toujours au Arlequin, un petit coin très exhibionniste, mais non sans charme : des têtes, des corps que Toulouse-Lautrec aurait aimés. Il y a un spectacle de danseuses, mais celui que donne les habitués est plus intéressant. Un très grand garçon avec une toute petite tête et un énorme gilet orange danse avec une folle. Un hermaphrodite, très bon gars, console une blonde en larmes; des femmes-garçons dansent avec des femmes-filles.

Entre Ste-Catherine et Dorchester, la rue Charlotte. Ou plutôt, un dépotoir. Des enfants beaux comme la nuit et des femmes à l'oeil farouche y vivent. C'est la tribu des gitans qui s'est installée là. C'est la nuit qu'il faut les voir; ce sont eux les vrais enfants de la nuit, ils y règnent. C'est là, derrière une des portes closes que leur roi célèbre sur son petit autel, le service au dieu Pan. C'est là qu'il vénère le dieu des plantes et des rochers, le dieu des cascades et des arbres géants, alors qu'au dehors, sous la fenêtre, ne vit pas un arbre, pas un brin d'herbe; que des pots cassés, des journaux souillés, des boîtes de fer blanc.

Et je retourne rue St-Laurent, au Main Café, une très vieille institution. Il y a quelques semaines, un homme était tué d'un coup de revolver dans ce café. J'ai vu une grande salle grise, re-

lativement calme. Aucune prétention au décor, sinon une réclame-néon pour la bière Dow. De jeunes musiciens jouent avec entrain un bon jazz et une jeune femme toute fraîche danse gracieusement un tango 1920. Le décor et l'atmosphère me rappellent les "grills" des petites villes de la province.

Plus loin à l'est, d'autres clubs de nuit : on danse au Café Provincial, on admire Gilda et ses "chorus girls" au Casa Loma et on boit au Café de l'Est. L'été, tous les cafés sont achalandés la semaine comme les vendredi et samedi; en hiver, ils le sont beaucoup moins au début de la semaine, mais les fins de semaine sont plus fructueuses.

Les "blind pigs" sont revenus à la mode. Chaque fois que les filets de la moralité se resserrent sur la ville, les débits clandestins reparaissent. Ils m'ont toujours intriguée, car j'espérais quelque chose d'insolite. J'y ai rencontré des garçons de table se faisant servir à leur tour. Ils sont exigeants et le service est courtois.

En général, les spectacles des clubs de nuit sont mornes. S'il n'apporte pas le rire en lui-même, le spectateur aura du mal à le trouver dans le Montréal nocturne. Le bizarre et l'originalité ne font plus partie du spectacle. Les danseuses exotiques ne sont pas exotiques et le Perchoir d'Haïti est fermé. Pourtant, il est évident que le citadin plus que tout autre a besoin de se détendre et de rire. Mais le travailleur fatigué n'exige pas beaucoup, il prend ce qu'on lui offre. Il fait un travail médiocre, dans des conditions médiocres toute la journée, et, le soir, quand on lui offre un spectacle banal, il n'a ni l'énergie, ni l'imagination de protester.

Montréal, la nuit, est une ville taciturne. Sa tête toujours belle demeure sage, mais son corps s'agite et s'énervé. Son coeur est las et il s'ennuie.

*Thérèse MASSON*